

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Entretiens à des Jeunes Gens :
III : La lumière de la Foi

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 39-48

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Entretiens à des Jeunes Gens

III

La lumière de la Foi.

Le fondement de votre vie chrétienne, c'est votre foi, et assurément le plus grand danger qui puisse vous menacer et contre lequel il importe de vous défendre d'abord, c'est la perte de votre foi.

Ce qui rend grave chez vous ce qu'on est convenu d'appeler la crise de la foi, c'est moins, la plupart du temps, les raisons objectives qui font naître vos doutes que les circonstances dans lesquelles vous subissez cette révolution mentale. La crise de la foi demanderait d'être traversée à l'âge des pensées sérieuses, des connaissances précises, des réflexions justes. Or, parmi tant de privilèges, l'infirmité de votre jeunesse c'est d'avoir le jugement encore superficiel et la science nécessairement incomplète. Il est facile de jeter un doute en vos esprits ; il est difficile d'y faire rentrer une certitude. La vérité du christianisme repose sur un ensemble de nécessités pratiques dont vous n'avez pas fait l'expérience. Quand on a vu de près la vie, toutes les vilenies auxquelles porte une nature qui n'est plus retenue par le frein religieux ; quand on a souffert de cruelles injustices, quand on a été déçu dans ses espérances, brisé dans ses enthousiasmes, meurtri dans ses affections, on accepte volontiers une doctrine qui donne la force contre le mal, l'assurance d'un monde meilleur, la consolation cherchée, l'amitié d'un Dieu qui ne trompe pas. Le christianisme apparaît comme la doctrine nécessaire, celle sans laquelle tout serait mauvais et absurde ; et, si l'on veut s'attacher à quelque chose, on s'attache à l'Évangile comme à l'unique salut.

Avez-vous fait ces expériences ? Et si vous n'acceptez le christianisme un peu de confiance, en sentirez-vous de vous-mêmes la vivante vérité ?

Mais le fait est là : de bonne heure, vous traversez une crise religieuse. Sous quelles influences se produit-elle, et comment prévenir ses funestes effets ?

C'est à peine si je vous parlerai du respect humain, forme banale et heureusement de moins en moins fréquente de la crise religieuse. Il y a des jeunes gens qui perdent la foi à cause d'un sourire. C'est évidemment qu'ils avaient une foi mal affermie. Il reste pourtant que l'ironie est contre la foi d'un jeune homme une arme redoutable.

On demandera : « Pourquoi les rieurs sont-ils de l'autre côté ? » Telle est la mode depuis Voltaire, et peut-être serait-il temps de la changer. Mais il est certain que Voltaire a eu comme ironiste un succès qui n'est pas encore épuisé. Il a mis en circulation des plaisanteries que recueillent et se livrent pieusement de génération en génération des hommes qui n'auraient pas d'esprit sans celui-là qui est d'un autre. Il a créé la tenace habitude de résoudre par un sourire une question sérieuse. Et justement rien ne prête plus à rire que les choses sérieuses. Or, c'est un défaut dont on ne guérira pas facilement le christianisme : il est sérieux ; il prend sérieusement toutes choses ; il est sérieux jusqu'à être dramatique, puisqu'il repose sur la folie de la Croix dont parle saint Paul.

Se laisser émouvoir par une ironie, c'est faiblesse d'esprit, c'est manque de caractère. Le remède, c'est que vous vous fassiez une personnalité forte, indépendante ; que vous vous donniez une fierté qu'un sourire n'abatte point ; non pas cette suffisance qui n'est souvent qu'un orgueil ridicule. Mais vous comprendrez qu'étant des hommes, vous avez une grandeur que vous êtes les premiers à reconnaître, et que vous ne

faites fléchir devant nul jugement humain. Vous saurez surtout quelle est la beauté de votre foi, de qui elle vous vient, avec quels esprits vous la partagez ; et si vous avez à rougir, ce sera, non d'être chrétiens, mais plutôt de ne l'être pas assez.

Plus habituellement une autre cause vient troubler la tranquillité première de vos croyances. Vous vous apercevez quelles ne sont pas universellement partagées, qu'elles ne le sont pas par plusieurs de ceux qui ont à vos regards un prestige scientifique.

Jusque là, on vous a présenté, comme constituant une catégorie d'hommes à part, ceux qu'on appelait les incrédules, les infidèles. Et voici que sur votre chemin, dans le rayon de vos admirations, il se trouve quelqu'un qui n'accepte pas votre foi. Alors, vous vous demandez si cette foi est bien si lumineuse et si nécessaire. Ce n'est pas la négation, mais déjà c'est le doute.

Ici, c'est l'esprit critique qui vous sauvera. Vous n'aurez pas l'idolâtrie du maître ni de la réputation. Il n'y a pas de savant qui ne soit un homme, et qui par suite ne soit susceptible d'une ignorance. Ce n'est ni par la physique, ni par l'astronomie, ni par la médecine, ni même nécessairement par la philosophie qu'on arrive à la foi. Pourquoi ce maître éminent n'a pas vos croyances ? Cela peut tenir à mille raisons qui ne sont rien moins que scientifiques.

Et d'ailleurs, les faits ne sont-ils pas venus eux-mêmes briser l'équivoque que l'on a trop longtemps essayé de créer, et par laquelle on a voulu troubler nos esprits : à savoir, l'incompatibilité de la science et de la foi ? Le XIX^{mc} siècle a été riche en savants catholiques : il y en a dans toutes les branches de la science. Qu'il y ait des savants catholiques, ce n'est pas une preuve de la vérité

du catholicisme, mais une preuve du moins que si dans un esprit réfléchi la connaissance des sciences naturelles, par exemple, peut s'accorder avec une acceptation des dogmes religieux, c'est qu'il n'y a pas de contradiction entre une donnée de ces sciences et une affirmation authentique du dogme.

Nos adversaires attribuaient une autre signification aux nomenclatures qu'ils dressaient des savants incroyants. Pour eux, qu'un savant fût incroyant était bien une preuve que la foi était inacceptable. Inadmissible prétention, car il ne suffit pas d'avoir découvert quelque combinaison chimique ou fait une analyse nouvelle pour avoir épuisé le domaine des connaissances possibles. Le champ de la connaissance humaine est plus large que celui de la science. « La science, dit un philosophe contemporain, est dans son rôle en ne connaissant d'autre être, d'autre réalité que celle qu'elle renferme dans ses formules. Mais s'ensuit-il que la raison ne fasse désormais aucune différence entre l'être tel qu'il est connu par la science et l'être tel qu'il est ? »

Il se trouvait justement qu'à mesure qu'elles se constituaient, les sciences spécialisaient davantage leur objet. Elles portaient sur des points de plus en plus restreints de la réalité, et le savant devenait de plus en plus le contraire de l'homme qui sait tout. Elles laissaient de côté les questions de principe. Qu'est-ce que l'être ? Quelle est l'essence de la matière et de la force ? Quelle est l'origine du mouvement ? Qu'est-ce que la sensation ? Nulle part, elles ne cherchaient à expliquer le fond des choses.

Où a éclaté l'impuissance de la science à se suffire à elle-même, c'est en face de ce qu'il y a en l'homme de proprement moral. Et c'est au sein même de la science que s'est déclarée cette insuffisance. La science est une connaissance, mais elle est aussi une action.

Le savant a sur les choses un pouvoir considérable : il se soumet l'univers. Mais agir, ce n'est pas déployer des forces au hasard, c'est poursuivre une fin. Entre toutes les fins possibles, laquelle choisir ? Cette fin dont elle a besoin, la science était incapable de se la fournir à elle-même.

Les sciences, dites morales, loin de résoudre le problème, n'ont fait que le préciser. Toutes les fins qu'elles assignent à l'activité humaine, développement de la personnalité, bonheur, justice, solidarité, toutes ces fins demeurent des abstractions, et s'évanouissent comme de la fumée, si elles ne se rattachent à une réalité transcendante.

C'est que : « il y a dans l'homme une volonté supérieure à toutes les volontés qui se terminent aux choses de ce monde. » Cette volonté idéale, ni il ne la peut ignorer, ni il ne la peut contenter. Il y a en lui une disproportion entre le vouloir et le pouvoir : de là, cet appel, qui n'est pas une exigence, mais qui est déjà une prière, et comme une première grâce, vers ce que la volonté est incapable de se donner, et sans quoi elle est incapable de vivre.

C'est donc en vain que la science prétendrait épuiser tout l'homme ; il y a en lui plus qu'elle ne saisit et plus qu'elle n'explique. Ainsi doit tomber « non pas le prestige mais la superstition de la science, l'indigne présomption de quiconque, abusant auprès des simples du prestige d'un mot magique, se fait leur guide, comme si le savant en savait plus long que le dernier des humbles sur le secret de la vie. »

Mais il peut se faire que vous soyez moins troublés par l'exemple d'une incrédulité magistrale qu'impuisants à vous démontrer à vous-mêmes la vérité de vos

croyances. Et certes, nous devons avouer que se sont amassées autour de notre religion des difficultés de toutes sortes qui ne laissent pas, à certaines heures, d'enlever sa simplicité et sa lumière à notre acte de foi. Il semble qu'il y ait comme un monde à soulever pour arriver à découvrir dans sa lumière l'objet de notre foi.

Je n'entreprendrai pas ici de vous exposer nos raisons de croire : la tâche serait trop longue. Mais nous pouvons constater ensemble comment d'une certaine façon se simplifie, grâce aux résultats certains des diverses disciplines scientifiques, la démonstration religieuse ; comment nous sommes aujourd'hui sur un terrain autrement déblayé, dans une situation autrement avantageuse qu'il y a seulement vingt ans.

En ce qui regarde les sources de la révélation, il est admis que pour toute la solution littéraire du problème, c'est-à-dire pour l'historicité, pour l'authenticité, pour la date des Evangiles, les réponses de la critique la plus indépendante coïncident avec les données traditionnelles, c'est-à-dire qu'à la fin du premier siècle toute la doctrine du Nouveau Testament est constituée. Et dès lors, la vieille position dans laquelle on se réfugiait pour expliquer, par l'appel à la légende ou par les hypothèses les plus invraisemblables, la formation de la doctrine évangélique, cette position n'est plus tenable. Le légende n'a pas eu le temps de se former. La doctrine évangélique rejoint la prédication apostolique, et la prédication apostolique rejoint la prédication de Jésus. Il n'y a plus place pour le travail légendaire. Aussi, l'on avoue que, de plus en plus, la critique historique de l'Evangile est difficile. Entendez : de plus en plus, la critique historique se trouve en face de faits qu'elle ne peut expliquer sans un appel à la transcendance. Et d'historique le problème devient philosophique, c'est-à-dire qu'il se replace sur le terrain, accepté

par toute la tradition, de la possibilité du surnaturel.

Or, il se trouve que là encore le mouvement des idées nous est favorable. Que met-il en lumière ? Une philosophie de la contingence, et une philosophie de l'esprit.

Une philosophie de la contingence. La conception déterministe de la nature, derrière laquelle le positivisme abritait sa négation métaphysique, n'est plus acceptée. Quand on parlait de surnaturel, de miraculeux, de révélation, on opposait toujours les exigences du déterminisme universel. On disait : la loi du monde est une loi de continuité qui ne doit être brisée par nulle intervention d'un pouvoir extérieur. Si le miracle existait, il serait la destruction de la science. Il ne peut pas y avoir de révélation divine, parce qu'une révélation divine serait une rupture avec les lois intangibles de la nature. Ces objections étaient sans valeur. Mais aujourd'hui il n'y a plus même à les discuter. On accepte le fait même de la contingence au sein de la nature. Le monde n'est plus regardé comme un réseau aux mailles serrées ; on y reconnaît des plans qui se superposent, et des fissures entre les phénomènes. Si le transcendant se constate, la science ne s'en scandalise pas.

Une philosophie de l'esprit. Bien que « fait » ne soit pas synonyme de matière, on inclinait à penser que les sciences n'étant que les sciences des faits, elles étaient négatives de l'esprit qui n'est pas un fait au même titre que ceux expérimentés par les sciences physiques. Or, voici qu'une philosophie se constituait qui déniait à la science elle-même la valeur d'une connaissance vraie, qui ne lui assignait qu'une valeur pratique, une valeur de commodité, et proclamait que le fait, le fait scientifique, n'est qu'une création de l'esprit. Ce qui reste de cette critique, c'est que : quelque audacieuse que soit une théorie scientifique, et, au contraire, à mesure même

qu'elle est audacieuse et qu'elle essaye de porter la main sur les objets qui la dépassent, elle s'affirme comme un acte qu'elle n'explique pas : connaître. Elle ne peut nier cet acte puisqu'il est elle-même. Elle ne peut lui refuser une valeur, puisque sa valeur est la sienne. Il faut donc qu'elle avoue qu'elle est une raison qui tient sa valeur d'une autre raison, laquelle la fonde et la juge. Et ainsi se brisent les barrières derrière lesquelles s'abritait le positivisme matérialiste.

Que dire ? C'est l'histoire même des religions qui, créée pour porter des coups à la religion révélée, vient témoigner en faveur de la révélation. Que nous montre-t-elle ?

Chaque fois qu'on laisse l'humanité descendre en ses profondeurs, la connaissance qu'elle prend d'elle-même, c'est surtout le sentiment de son ignorance sur elle-même, et elle demande que le ciel s'ouvre et que Dieu parle. Ce que nous montre l'histoire religieuse de l'humanité, c'est à la fois son insatiable besoin d'une vérité, d'une parole qui l'explique à elle-même, et l'impuissance où elle se trouve de se dire la parole qui l'éclaire.

Tous les peuples ont fait se lever parmi eux des prophètes, c'est-à-dire qu'ils ont senti que la vérité nécessaire ne pouvait leur être apportée que par des hommes parlant au nom du ciel, et ne connaissant pas la véritable Révélation divine, plutôt que de s'en tenir aux seules lumières de leurs sens et de leur raison dont ils expérimentaient l'insuffisance, ils ont suscité eux-mêmes des révélateurs. Que ce soit en Inde, ou en Perse, ou en Chine, ou en Egypte, les mythes les plus anciens qui nous ont conservé la pensée religieuse de ces peuples lointains, sous la variété de leurs formes, cachent cette croyance essentielle : d'une communication de l'Infini au fini, d'une incarnation d'un Libérateur

céleste, de l'attente d'un Médiateur entre les hommes et Dieu. Chez les Grecs eux-mêmes, Prométhée, enchaîné sur les flancs du Caucase pour avoir dérobé le feu du Ciel, attend un Libérateur, et la tradition religieuse, par la bouche d'Eschyle, déclare « qu'un Dieu seul peut racheter par ses souffrances cet infortuné coupable. »

La pensée humaine a beau travailler, chercher, scruter, se faire tour à tour dialectique, intuitive, précise, éclatante, s'armer de logique, ou s'orner de beauté ; elle n'arrive pas à dresser cette statue de la vérité devant laquelle les hommes demandent à se prosterner. L'antiquité ne vit pas par la pensée des philosophes, mais seulement par les traditions religieuses.

Les systèmes philosophiques ne contentent même pas ceux qui les inventent : leurs hésitations, leurs incertitudes, leurs contradictions les découragent ou les jettent dans le doute, et sentant que le doute ne peut être le dernier mot de tout, et que l'homme ne peut vivre que de la vérité qu'il est impuissant à se donner, par le plus illustre d'entre eux, les philosophes font cette prière : « Attendons qu'un envoyé du ciel vienne nous instruire de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, et espérons de la bonté divine que ce jour-là n'est pas très éloigné. »

Qu'est notre foi ? C'est la confiance que cette heure est venue ; que la grande espérance des hommes s'est réalisée ; que le ciel s'est ouvert et a parlé, et que Dieu lui-même nous a appris comment il le fallait adorer en Esprit et en Vérité.

Si donc, en un sens, rien n'est plus divin que notre foi, puisqu'elle nous vient de Dieu, rien aussi n'est plus humain, puisqu'elle est une réponse à l'attente universelle de l'humanité.

Ainsi, vous le voyez, partout les recherches loyales

de la science rejoignent les données de votre foi. Et si quelque point d'interrogation se pose en votre esprit, nous pouvons vous dire hardiment : « cherchez, étudiez ; » nous avons la confiance que la recherche loyale ne fera que vous confirmer dans la certitude de vos croyances.

(*A suivre.*)

PH. PONSARD